

UDK 811.133.1'282

317.3:81'243

Izvorni znanstveni članak

Primljen: 10. 3. 2007.

Prihvaćen za tisak: 31. 10. 2007.

SAMIR BAJRIĆ

Université de Paris – Sorbonne (Paris IV)

UFR de Langue Française

samir.bajric@paris4.sorbonne.fr

SUBJECTIVITE, REPRESENTATION ET META-REPRESENTATION EN LINGUISTIQUE-DIDACTIQUE

Le présent article inaugure trois concepts qui explicitent les différentes valeurs énonciatives des phrases que nous produisons et qui conditionnent tout apprentissages des langues à l'âge linguistiquement adulte (10-12 ans): subjectivité, représentation et méta-représentation. L'auteur analyse d'abord la notion même de personne (*ego*) et le degré de subjectivité que véhiculent les communications endolingue (locuteur confirmé) et exolingue (locuteur non confirmé). Ensuite, il emprunte aux sciences cognitives et à la philosophie du langage les concepts de représentation et de méta-représentation afin de les adapter à l'étude des enjeux heuristiques issus de la confrontation entre langue *in esse* (langue «maternelle») et langue *in fieri* (langue «étrangère»).

Définition(s) de la subjectivité

Les trois termes ne recouvrent, rigoureusement parlant, que deux champs notionnels: d'un côté la subjectivité, de l'autre la représentation et la méta-représentation. Par ailleurs, deux éléments situent ces notions dans le même modèle interprétatif: leur contenu philosophico-linguistique, puis leur renvoi constant à la «personne». En philosophie comme en linguistique ou, tout simplement, en philosophie du langage, ces concepts se construisent effectivement autour de la catégorie de la personne, dans la mesure où ils deviennent ontologiquement coextensifs non seulement à la personne (*je*) mais aussi au rapport que celle-ci entretient avec l'autre (*tu*) et avec les objets du monde. Sachant que ces éléments abritent toute une série d'entités cognitives et linguistiques (énonciation, conscience, intuition, expériences vécues, conceptualisation, expression, etc.), il est judicieux de les soumettre, par analogie, au test épistémologique de la linguistique-didactique. L'interaction qui lie l'analyse linguistique à l'apprentissage des langues renforce l'idée de transcender les propriétés du sujet parlant en fonction du nombre des langues que celui-ci s'approprie. Commençons donc par la subjectivité.

La **subjectivité** constitue à la fois une notion d'opposition (elle s'oppose à la notion d'objectivité) et de relation (elle implique nécessairement un ou plusieurs degrés d'intersubjectivité¹). Dans un sens large, elle est la définition même de l'homme. Le versant philosophique de cette notion met l'accent sur la conscience (humaine); le versant linguistique insiste sur le langage (humain). Or les deux points définitoires se retrouvent à mi-chemin entre conscience et langage, comme l'illustrent les deux citations:

«Considérée dans son extension la plus large, la notion de subjectivité désigne la conscience intérieure de soi; seul le sujet a accès à cette intériorité, par opposition à l'*objectivité* du monde externe que nous pensons être accessible à tous. D'un côté, fondatrice ou pas, il faut articuler la relation du langage à la subjectivité et à la façon dont cette objectivité a

¹ «C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme...», BENVENISTE 1991 (1966), Tome 1: 259.

accès au monde. D'un autre côté, le langage est le terrain sur lequel s'est déplacée toute une partie, la plus déterminante sans doute, de la réflexion contemporaine sur la validité de la notion de subjectivité².

La «subjectivité» dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme «sujet». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où l'on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette «subjectivité», qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est «ego» qui dit «ego». Nous trouvons là le fondement de la «subjectivité», qui se détermine par le statut linguistique de la «personne³».

Aucune des deux citations n'est purement philosophique ou purement linguistique, mais elles deviennent toutes les deux transcendantales en pénétrant dans la sphère du *moi*, c'est-à-dire du sujet (linguistique et philosophique). C'est là que réside une valeur notionnelle susceptible d'intéresser la linguistique-didactique: le *moi*, ce que Kant appelle le *sujet transcendantal*, à savoir le «principe d'activité connaissant unifiant le divers de l'expérience interne⁴». Ce sujet est de surcroît un sujet parlant, doté de ce que Konrad Lorenz, un des derniers disciples d'Emmanuel Kant, appelle le *Weltbildapparat* («appareil fournissant une image du monde⁵»). Cette «activité connaissant» implique l'existence d'une nouvelle «intérieurité» que le locuteur non confirmé acquiert en s'appropriant progressivement la langue qu'il apprend. Quant à l'«expérience interne», elle renvoie à une conception «minimaliste» de la subjectivité, au *moi* contenu dans les manifestations linguistiques non réductibles à une simple description des objets du monde.

Pour mieux comprendre cette disposition théorique, prenons en considération quelques exemples dans plusieurs langues:

français: *Elle a finalement réussi à obtenir une bourse d'études.*

allemand: *Das kann ich doch nicht machen.* ("Mais je ne peux pas le faire")

croate: *Baš mi se spava.* ("J'ai vraiment envie de dormir"⁶)

Les éléments *finalement*, *doch* et *baš* ne contribuent nullement à l'information donnée, à la description des objets du monde concernés et exprimés par le reste des phrases. Ces mots véhiculent une part d'émotionnalité du locuteur, la partie la plus «subjective» de la langue (ou du langage). L'adverbe *finalement* exprime la surprise ou l'étonnement. Les particules énonciatives *doch* et *baš* fonctionnent respectivement comme l'expression d'une atténuation et celle d'une mise en évidence.

Confronté à une langue qu'il ne possède pas véritablement et tenu à l'écart du vrai *moi transcendantal*, le locuteur non confirmé reste (pendant longtemps) cantonné dans les formes linguistiques ne livrant que l'objectivité du monde externe. Face à de telles phrases, il se contente, en parlant, de fournir l'information «nue», c'est-à-dire le contenu objectif des phrases :

français : *Elle a réussi à obtenir une bourse d'études.*

allemand : *Das kann ich nicht machen.* ("Je ne peux pas le faire")

croate : *Spava mi se.* ("J'ai envie de dormir")

Une question s'impose dans ces conditions : pourquoi l'information doit-elle l'emporter sur toute forme de subjectivité? Vu de l'extérieur (en dehors de la phénoménologie du langage), l'homme parle avant tout afin d'informer et de communiquer avec autrui. Cette «mission» devient encore plus importante lorsqu'on procède à l'apprentissage d'une autre langue. Pouvoir informer et communiquer dans une autre langue, voici le principal objectif de tout apprentissage linguistique (de base). Traduit en termes cognitifs, cet objectif vise davantage (ou d'abord) l'objectivité du monde

² AUROUX 1996: 221-222.

³ BENVENISTE 1991 (1966): 259-260.

⁴ E. Kant, *Critique de la raison pure*.

⁵ LORENZ 1999 (1973).

⁶ Les particules énonciatives *doch* et *baš* n'ont pas de véritable équivalent en français. Par conséquent, les traductions proposées ne peuvent correspondre que globalement au sens exprimé par les phrases allemande et croate.

externe, puisque, de toutes les façons, elle «est accessible à tous», donc didactiquement plus facile. La subjectivité du monde interne n'intervient qu'en second lieu, puisque, de toutes les façons, «seul le sujet à accès cette intériorité»; elle est donc didactiquement plus difficile...

Ce que le linguiste-didacticien peut retenir de cet enseignement, c'est l'idée selon laquelle la subjectivité est réservée à qui sait devenir «sujet» dans la langue que l'on apprend. Alors, comment devient-on «sujet»? Comment peut-on s'approprier le «moi transcendantal» d'une langue donnée? Si nous en croyons les mots d'E. Benveniste, cette opération est plutôt simple:

«C'est dans l'instance de discours où *je* désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme «sujet». Il est donc vrai à la lettre que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue [...] Le langage est ainsi organisé qu'il permet à chaque locuteur de s'approprier la langue entière en se désignant comme *je*⁷».

Seulement, il ne faut pas prendre à la légère les mots du grand linguiste, notamment lorsqu'on apprend qu'il suffit de se désigner comme sujet (*je*) pour être sujet (*je*). Le locuteur dont parle E. Benveniste *est* locuteur, parce qu'il *est* (existe) dans la langue dans laquelle il se désigne comme sujet. C'est donc un locuteur confirmé. Quant au locuteur non confirmé, il doit traverser un long chemin dans l'apprentissage, s'il souhaite être dans la langue et ainsi devenir sujet au sens le plus cognitif. Car il ne suffit pas, par exemple, qu'un débutant énonce la phrase *Je suis malade* pour être d'emblée identifiable comme un vrai sujet transcendantal. Cette naïveté, nous la tiendrons pour définitivement éliminée dans la suite de la discussion.

Partons donc du constat qui s'impose. Avant qu'il n'entame l'apprentissage d'une autre langue, le locuteur (confirmé) accède à la subjectivité⁸ en intériorisant dans sa cognition la catégorie de la personne, plus précisément celle des pronoms personnels. Ces derniers constituent, selon E. Benveniste, le premier point d'appui pour la mise au jour de cette propriété psycholinguistique. Ainsi le locuteur se trouve-t-il en possession de l'«appareil formel de l'énonciation» (le mot est d'E. Benveniste), auquel s'ajoutent encore les déictiques, le système temporel, etc. Tous ces éléments constitutifs sous-entendent l'ensemble des spécificités qui caractérisent la langue et la distinguent de toutes les autres. Par conséquent, tout locuteur est immanquablement «habitué», au sens le plus mental, à «être sujet dans une langue plutôt que dans une autre». Cette hypothèse implique que l'on admette, préalablement, l'existence d'une loi de causalité (naturelle) entre spécificité linguistique, en l'occurrence celle des pronoms personnels, et subjectivité du monde interne.

S'il est vrai que la subjectivité, comme le précise très justement A. Coianiz, «pose le sujet comme maître de son discours», il n'en demeure pas moins que le «locuteur-sujet» reste assujéti, psycholinguistiquement parlant, aux particularités du système grammatical et à l'impact que celles-ci exercent sur l'intériorisation de la subjectivité. Il s'ensuit que la subjectivité du langage (phénomène relevant plutôt de la philosophie) coexiste avec la subjectivité des langues individuelles (phénomène relevant plutôt de la linguistique). Considérons les exemples suivants :

Moi, je suis malade.

Je suis malade, moi.

La présence du doublet pronominal *je-moi* n'est pas anodine dans ces phrases. À la différence de la phrase *Je suis malade*, dépourvue de toute emphase pronominale, celles-ci présentent un contenu supérieur aux valeurs purement informationnelles. Cette «surcharge» est contenue précisément dans le lien qui s'établit entre *je* et *moi*. Ce lien donne à la phrase une plus grande subjectivité, dans la mesure où il intègre un jugement, un élément non informationnel, exprimé par le locuteur.

Les deux phrases ne livrent pas tout à fait le même sens, notamment à cause de la place que peut occuper le pronom *moi*. Quel que soit le contexte (celui-ci peut varier considérablement), le locuteur focalise sur la catégorie de la personne ou, mieux encore, sur «sa personne». Cette focalisation est

⁷ BENVENISTE 1991 (1966): 262.

⁸ Que nous qualifions ici d'intralinguistique.

⁹ COIANIZ 2001 (1982): 96.

due, non à l'emploi exclusif du pronom *moi*, mais à l'interaction psycholinguistique (ici linguistique et comportementale) entre le pronom *je* et le pronom *moi*. Ce dernier perd toute surcharge de subjectivité lorsqu'il est isolé et séparé du pronom *je*. Ainsi l'exemple:

C'est moi qui l'ai vu en premier.

n'ajoute aucune subjectivité complémentaire, bien qu'il soit doté d'une emphase syntaxique (l'introducteur *c'est...qui*). Les deux phrases expriment donc des nuances de sens que l'on peut gloser de la manière suivante:

Moi, je suis malade: focalisation précoce, pré-phrastique et pré-explicative

Je suis malade, moi: focalisation tardive, post-phrastique et post-explicative

Pour l'une et l'autre, l'on peut songer, à titre de comparaison, au contexte suivant:

Moi, je suis malade; je ne peux pas travailler.

Je ne peux pas travailler; je suis malade, moi.

Je suis malade, moi; je ne peux pas travailler.

(?) *Je ne peux pas travailler; moi, je suis malade.*

Ce qui est commun à ces phrases, c'est le type et le degré de subjectivité qu'elles véhiculent. Le pronom *moi* n'appartient pas à la description des objets du monde, parce qu'il est référé à la volonté du locuteur de sauvegarder, en la formulant à travers l'énonciation, une «expérience interne¹⁰». En termes simplifiés, c'est une manière d'appréhender le monde, la traduction directe de la vision du monde que la langue procure au locuteur, la langue en tant que vision du monde, conformément à la conception humboldtienne.

Elargissement linguistique, élargissement conceptuel

Les faits de langue exposés n'affectent pas toutes les langues. Nombreuses sont celles qui, en l'occurrence, ignorent de telles emphases pronominales (sur le plan linguistique) et de tels comportements (sur le plan psycholinguistique). Sans parler de celles auxquelles le fait même de focaliser sur sa / la personne dans ce type de situation extralinguistique est complètement étranger. Par conséquent, chaque langue dispose de ses propres formes et les locuteurs de langues différentes ne peuvent exprimer que les subjectivités immanentes à la langue qu'ils parlent. Cela n'exclut pas, bien entendu, l'existence de subjectivités analogues ou similaires, en particulier pour les langues qui relèvent des mêmes classifications typologique et génétique. Mais n'oublions pas le vieux postulat: les langues ne sauraient être différentes uniquement parce qu'elles possèdent des formes différentes. Autrement dit, elles sont différentes de surcroît parce qu'elles véhiculent des visions du monde différentes. Or, quoi de plus subjectif qu'une vision du monde...

Dans une langue comme le croate, la situation extralinguistique citée précédemment risque d'engendrer des phrases et des enjeux cognitifs différents. Le système grammatical croate est dépourvu de toute forme «tonique» dans la série des pronoms personnels. Il ne possède que les formes «atones», équivalents de *je*, *tu*, *il*, etc. De plus, l'omission du pronom personnel sujet, si fréquente dans cette langue, constitue un fait de syntaxe complexe et non moins intéressant. Dans ces conditions, il convient d'analyser les exemples suivants :

Ja sam bolestan. ("Je suis malade", avec pronom personnel – *ja*, position initiale)

Bolestan sam. ("Je suis malade", sans pronom personnel)

¹⁰ Au sens kantien, celle dont nous avons parlé précédemment.

Bolestan sam ja ("Moi, je suis malade" ou "Je suis malade, moi", avec pronom personnel – *ja*, position finale)

La première phrase pourrait être qualifiée d'extra-discursive¹¹, les deux dernières de discursives. L'emploi du pronom *ja*, son non-emploi et sa position syntaxique constituent un triple critère. Seule la troisième phrase exprime une certaine surcharge subjective, notamment grâce à la position finale du pronom personnel. Mais elle n'atteint pas le même degré de subjectivité que les phrases françaises que nous avons analysées précédemment. Pourquoi? Il y a d'abord la fréquence. Ce tour syntaxique est plutôt rare en croate. L'on ne pourrait pas dire la même chose pour l'emploi de deux formes pronominales (*je* et *moi*) dans une même phrase en français. Une forme linguistique qui devient rare cesse d'exercer un impact psychologique sur le locuteur et son vouloir-dire. Ce qui n'est pas central dans une langue devient marginal. Et une forme marginale ne contribue pas à l'expression de la subjectivité. Ensuite, le pronom *ja*, l'unique forme pronominale en croate, ne crée aucune interaction psycholinguistique avec d'autres formes, comparable à celle qui existe, nous l'avons vu, entre *je* et *moi* en français. Il va de soi que deux formes linguistiques, au lieu d'une seule, augmentent plus facilement la subjectivité du locuteur.

Les différences interlinguistiques résident-elles uniquement dans le degré de la subjectivité exprimée? L'analyse précédente fournit déjà quelques éléments de réponse à la question posée. Nous venons de constater que des formes différentes créent en langues différentes des subjectivités différentes. Avant qu'elle ne désigne son intensité dans les langues naturelles, la subjectivité reste assujettie d'abord au dire et au vouloir-dire de chacune des langues en particulier. Quel dire (choix de formes linguistiques) et quel vouloir-dire (type d'énonciation dans différentes situations extralinguistiques) pour telle ou telle langue? Le degré de subjectivité ne peut varier pour des raisons purement arbitraires, c'est-à-dire en fonction de la volonté de chaque locuteur. Les locuteurs choisissent les formes à employer parmi celles dont dispose la langue et qui contiennent d'emblée la subjectivité «pré-formatée», celle qui est exprimée par la catégorie de la personne, mais aussi la subjectivité de la langue tout entière (par exemple, l'ensemble des éléments linguistiques qui servent l'expression du temps verbal).

Adaptée aux besoins linguistiques et cognitifs du locuteur non confirmé, la subjectivité acquise ou à acquérir en langue *in fieri* (la langue que l'on apprend)¹² détermine dans une large mesure la conception de la personne linguistique (catégorie de la personne) et celle de la personne psycholinguistique (devenir le sujet transcendantal). Il faut savoir que

«l'installation de la subjectivité dans le langage crée, dans le langage et, croyons-nous, hors du langage aussi bien, la catégorie de la personne. Elle a en outre des effets très variés dans la structure même des langues, que ce soit dans l'agencement des formes ou dans les relations de la signification¹³».

La linguistique-didactique doit ainsi définir la nature des effets du changement de perspective que la «nouvelle» subjectivité peut introduire dans la cognition du locuteur non confirmé.

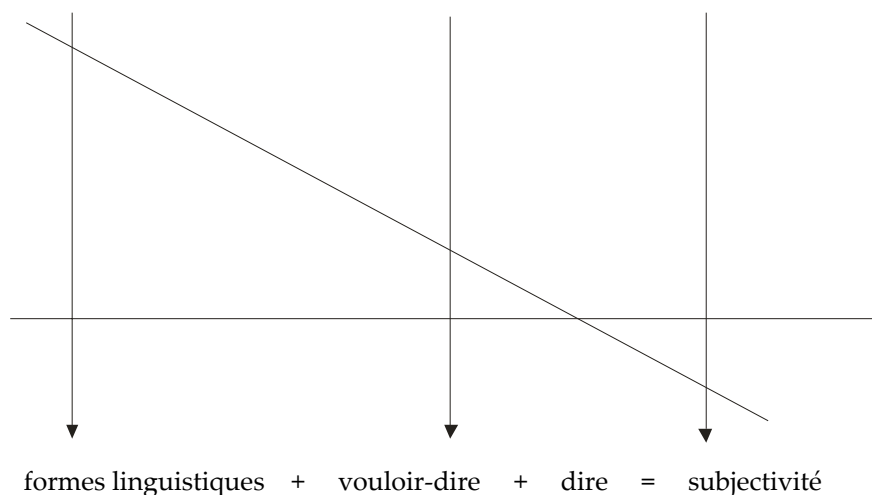
Immergé dans l'apprentissage d'une autre langue, le locuteur non confirmé découvre les caractéristiques, dans un premier temps uniquement linguistiques, du premier point d'appui pour la mise au jour de la subjectivité que sont les pronoms personnels. Vient ensuite la confrontation aux caractéristiques plus cognitives de la langue, liées, en l'occurrence, à la manière dont on conçoit la catégorie de la personne. Petit à petit, le locuteur non confirmé s'approprie cette catégorie de la personne en devenant progressivement lui-même «une (autre) personne». Il accède, enfin, à une autre

¹¹ Le terme *discours* renvoyant ici au sens que lui donne la linguistique textuelle, c'est-à-dire au-delà de la phrase monoverbale.

¹² Sur les définitions de «langue *in fieri*» et «langue *in esse*», voir Bajrić 2006: 115-116.

¹³ BENVENISTE 1991 (1966): 263.

subjectivité¹⁴ en intériorisant dans sa cognition les marques pronominales du dire et du vouloir-dire. Soit schématiquement:



L'intersubjectivité

Les sciences cognitives nous apprennent que l'homme ne possède qu'une seule conscience, laquelle implique le fait d'avoir une conscience de soi. Or avoir une conscience de soi dans une autre langue impose une adaptation psycholinguistique à la manière «d'être soi-même» dans cette même langue. Heureusement, le locuteur non confirmé n'est pas condamné à façonner tout seul cette nouvelle forme de conscience de soi, «en parlant à soi-même». Ce qui est valable pour l'acquisition de formes linguistiques l'est aussi pour celle de la subjectivité. Et nous croyons à la symétrie qui peut rapprocher davantage deux disciplines jumelées. Ce qui est valable ici pour la linguistique l'est aussi pour la linguistique-didactique. Les enjeux relatifs à la première discipline sont décrits par E. Benveniste dans cette citation:

La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens *tu* dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par *je*. C'est là que nous voyons un principe dont les conséquences sont à dérouler dans toutes les directions. Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait, *je* pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à «moi», devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu* [...] Aucun des deux termes ne se conçoit sans l'autre; ils sont complémentaires, mais selon une opposition «intérieur / extérieur», et en même temps ils sont réversibles¹⁵.

Quant à la deuxième discipline, la linguistique-didactique, les procédés communicatifs se déroulent par analogie, c'est-à-dire toujours dans les échanges langagiers par lesquels, compte tenu de la circonstance que nous décrivons, le locuteur non confirmé et son interlocuteur (locuteur confirmé) sont posés comme sujets. C'est là qu'émerge la notion d'**intersubjectivité**. Qu'il soit confirmé ou non, le locuteur ne reçoit la vraie signification des mots que dans la rencontre avec un autre locuteur. Le vrai sujet transcendantal est celui qui conçoit les objets du monde en communiquant, en parlant avec un autre sujet transcendantal. Autrement dit, cette subjectivité connaissante n'est transcendantale que

«dans la mesure où elle n'est pas seulement comprise dans la sphère du moi, mais où elle est aussi et d'abord un *nous*, c'est-à-dire une *intersubjectivité* dans laquelle la présence de l'autre est absolument requise pour la compréhension de l'objectivité du monde¹⁶».

¹⁴ Que nous qualifions ici d'interlinguistique.

¹⁵ BENVENISTE 1991 (1966): 260.

¹⁶ AUROUX 1996: 223.

Nous touchons là, grâce à l'introduction de la notion d'intersubjectivité, à la définition même de la communication en linguistique-didactique. Il faut savoir qu'elle se présente sous deux aspects différents. En effet, la communication entre un locuteur confirmé et un autre locuteur confirmé (un sujet transcendantal + un autre sujet transcendantal) ne saurait être identique, sur le plan psycholinguistique, à la communication entre un locuteur confirmé et un locuteur non confirmé (un sujet transcendantal + un sujet non transcendantal). Les linguistes-didacticiens réservent le terme de **communication endolingue** au premier type de communication et le terme de **communication exolingue** au second type. Le point de vue définitoire proposé par R. Porquier en apporte une explication plus détaillée:

La communication en langue étrangère, ou « exolingue », c'est-à-dire souvent entre natif et non natif, instaure des modalités et des formes de communication particulières. D'abord naturellement, parce qu'un non-natif, sauf à un stade avancé de maîtrise de la langue étrangère, ne s'exprime pas comme un natif. Ensuite parce que le locuteur natif s'adresse autrement à un non-natif. Mais aussi parce que l'intercompréhension mobilise autrement des stratégies de communication présentes dans la communication endolingue (entre natifs)¹⁷.

Deux conclusions sommaires émanent de cette disposition définitoire. La première nous informe que la notion d'intersubjectivité est indissociable de l'acte de communication. La seconde nous rappelle la formule qui permet l'émergence de l'intersubjectivité: subjectivité du locuteur 1 + subjectivité du locuteur 2. Nous connaissons bien les enjeux linguistiques de la communication: l'énoncé d'un locuteur appelle l'énoncé d'un autre locuteur. Par analogie, la subjectivité d'un locuteur crée la subjectivité d'un autre locuteur. Pour que l'intersubjectivité puisse s'installer pleinement dans la communication, les deux subjectivités doivent être entières. En d'autres termes, chacun des locuteurs doit être un sujet transcendantal au sens rigoureux du mot, c'est-à-dire posséder une conscience de soi en langue concernée et avoir intériorisé cette subjectivité connaissante, capable, selon la conception kantienne, d'unifier le divers de l'expérience interne. À présent, il convient d'approfondir cette hypothèse en confrontant l'intersubjectivité aux deux types de communication en linguistique-didactique. Commençons donc par la communication endolingue, à savoir entre deux locuteurs confirmés (A pour Arno et B pour Bernard).

A: Oui, allô!

B: Allô! Euh, Bernard à l'appareil. Salut!

A: Tiens! Si je m'y attendais... Salut! Ça va?

B: Ben oui. Et toi ?

A: Dis... C'est toi qui as essayé de me joindre là, il y a cinq minutes? Le numéro était masqué.

B: Ah, non, pas du tout. Moi, je ne masque jamais mon numéro.

A: Hum! Je me demande qui c'était. Sinon, quoi de neuf?

B: Moi, ça va. C'est plutôt toi... Comment ça s'est passé hier soir, ton rendez-vous avec Christelle?

A: Parce que tu es au courant? Qui t'a dit que j'avais revu Christelle?

B: Euh, c'est elle. Je l'ai croisée hier, euh hier après-midi.

A: Où ça?

B: Dans un... euh comment? À la Fnac.

A: Ah bon? Bizarre, tout ça. Elle ne m'a rien dit.

B: Oh, tu connais Cristelle!

A: Qui? Moi? Non, non... En revanche, j'ai l'impression que tu ne me dis pas tout.

B : Quoi donc?

A: Je ne sais pas. C'est à toi de me dire.

B: Arrête, Arno! Je sais bien à quoi tu penses. Je te dis tout de suite que ce n'est pas ça.

A: Mais quoi? Vas-y! Dis la vérité, pour une fois!

B: Je te dis que non, Arno!... Merde, alors!

A: Hum! Hum! Alors, pourquoi tu m'appelles?

¹⁷ R. Porquier, cité dans F. Gobert, 2001, *Glossaire bibliographique des sciences du langage*, Panormitis, Paris, pp. 231-232.

B: Parce que... comme ça, quoi. Pour... «communiquer» (*rires*).

A: Ouais, c'est ça.

Plusieurs éléments caractérisent ce petit dialogue: absence relativement importante de phrases canoniques, hésitations, sous-entendus, insinuations, caractère volontairement imprécis des informations données, etc. Et pourtant, aucun élément ne vient perturber le bon déroulement de la communication, en ce sens que le lecteur, ou l'observateur, peut avoir l'impression que les deux locuteurs «se comprennent sans se comprendre». Ce jeu communicatif (souvent inaccessible au locuteur non confirmé) est rendu possible grâce à l'union qui s'établit entre formes linguistiques et comportements linguistiques. C'est dire que les deux locuteurs (normalement constitués) rentrent dans cet échange langagier en y apportant chacun sa part de subjectivité linguistique. Mais l'adéquation psycholinguistique de ce *Je-Tu* qui naît de l'acte de communication est due non seulement au choix de formes et de comportements linguistiques correspondant à la situation extralinguistique donnée, mais aussi à l'extrême analogie entre la sphère du *moi* (celle de chaque locuteur) et la sphère du *nous* (celle de l'échange langagier). Compte tenu de cette symétrie ontologique, la sphère du *nous* est réductible à la «sphère du *moi* bis», à une sorte de «miroir psycholinguistique» où l'on voit son semblable, en l'occurrence un sujet qui véhicule le même type et le même degré de subjectivité linguistique. Nous donnerons à ce phénomène le nom d'**intersubjectivité totale**. Dès lors, nous proposons un exemple de communication exolingue, c'est-à-dire entre un locuteur confirmé et un locuteur non confirmé (E pour employé de la SNCF, locuteur confirmé, et C pour client de la SNCF, locuteur non confirmé¹⁸).

E: Bonjour!

C: Heu, bonjour, je voudrais, heu un, heu : un aller pour retour + pour aller heu Tourcoing.

E: Paris-Tourcoing?

C: Oui.

E: Vous partez quand à Tourcoing?

C: C'est, c'est euh, c'est le ven(dre)di prochain.

E: Vendredi prochain?

C: Oui, oui.

E: À quelle heure?

C: C'est ++ c'est à + cinq heures et demie.

E: 16 h 58.

C: Non, il faut non il faut cinq heures et demie à heu arriver le Tourcoing, parce que on a un spectacle.

E: 15 h 58 vous changez à Lille, arrivée à 17 h 23 à Tourcoing.

C: Dix-sept heures?

E: 23.

C: Heu, il est arrivé?

E: Hum

[...]

C: Oui, d'accord mais vous pouvez me montre un plan sur le Tourcoing. J'ai acheté, aide mon amie acheter le billet.

E: Vous voulez?

C: Oui, c'est tu peux me montre sur un plan de Tourcoing. C'est heu:

E: Un plan de quoi?

C: Le Tourcoing est où? (*rires*)

¹⁸ Nous empruntons ce petit dialogue à P. Martinez. Il s'agit de l'enregistrement d'une véritable enquête qui a été menée, sous la direction de P. Martinez, par deux stagiaires et une jeune étudiante chinoise de l'Université de Paris VIII. Le dialogue, que nous ne reprenons pas dans son intégralité, s'est déroulé le 9 novembre 2002, dans une agence SNCF à Paris, à Châtelet-les-Halles, entre cette étudiante chinoise (langues *in esse*: mandarin et wenzhou; langues *in fieri*: français et anglais) et un employé de la SNCF.

E: TOURCOING? C'est vers Lille hein!
 [...]
 E: Vous réglez comment?
 C: Heu, Toulon, c'est...
 E: Non, VOUS RÉGLEZ comment?
 C: Je ne sais pas.
 E: Comment payer?
 C: Comment payer, heu, la euros? l'argent? Liquide,
 E: Oui, mais en... l
 C: LIQUIDE !
 E: Liquide, d'accord.
 [...]

Deux types d'éléments caractérisent ce dialogue. Il y a d'abord des éléments qui sont quasi-identiques à ceux du premier dialogue : absence relativement importante de phrases canoniques, hésitations. Puis, d'autres éléments qui ne peuvent s'appliquer qu'à une communication exolingue : difficultés de compréhension, adaptation à l'énonciation de l'interlocuteur, pauses et attente, déviation involontaire du sens phrastique, etc. Tous ces éléments viennent perturber le bon déroulement de la communication en ce sens que le lecteur, ou l'observateur, constatera que les deux locuteurs ne se comprennent qu'en partie, un peu de manière sporadique. Les deux locuteurs rentrent dans cet échange langagier en y apportant chacun une part différente de subjectivité linguistique. L'inadéquation psycholinguistique de ce *Je-Tu* est provoquée non seulement par le mauvais choix de formes et de comportements linguistiques qui, en l'occurrence, ne correspondent pas toujours à la situation extra-linguistique donnée, mais aussi et surtout par l'absence d'analogie entre la sphère du *moi* (celle de chaque locuteur) et la sphère du *nous* (celle de l'échange langagier). Compte tenu de cette asymétrie ontologique, la sphère du *nous* n'est pas réductible à la «sphère du *moi* bis». Chacun des locuteurs voit en l'autre un sujet qui ne véhicule ni le même type ni le même degré de subjectivité linguistique. Nous donnerons à ce phénomène le nom d'**intersubjectivité partielle**.

Ainsi résumée, la notion de subjectivité s'étend sur d'autres éléments linguistiques, dont le plus important est celui qui introduit le temps verbal dans les langues. Emile Benveniste considère, d'une manière générale, qu'un verbe conjugué à la première personne du singulier (en particulier, les verbes dits d'opération: présumer, supposer, certifier, conclure, etc.) devient «une forme verbale personnelle» et que cette forme est

«si l'on peut dire, l'indicateur de subjectivité. Elle donne à l'assertion qui suit le contexte subjectif – doute, présomption, inférence – propre à caractériser l'attitude du locuteur vis-à-vis de l'énoncé qu'il profère¹⁹».

Mais il n'est pas indispensable ici de s'attarder sur ce versant de la subjectivité, d'autant moins que les verbes servent tout aussi bien les notions de représentation et de méta-représentation. Avant de procéder à leur étude, nous récapitulerons sous forme de tableau les quelques acquis théoriques relatifs à la notion de subjectivité en linguistique-didactique.

communication endolingue	communication exolingue
intersubjectivité totale	intersubjectivité partielle
sujet transcendantal	sujet non transcendantal
sphère du <i>moi</i> = sphère du <i>nous</i>	sphère du <i>moi</i> ≠ sphère du <i>nous</i>

¹⁹ BENVENISTE 1991 (1966): 264.

Représentation et méta-représentation

Dans la définition des propriétés mentales caractérisant l'être humain, la **représentation** et la **méta-représentation** s'ajoutent, en la complétant, à la subjectivité. Étant très étroitement imbriquées les unes dans les autres, les trois notions constituent la charpente de la cognition humaine. Elles permettent, de manière fiable, de distinguer l'humain des autres espèces animales. Et pourtant, il n'est pas toujours aisé d'extraire la représentation de la masse des univers auxquels elle peut renvoyer, notamment à cause du désordre créé par sa polysémie, sa cacophonie, voire par l'évocation même du mot «représentation». Dans son excellent ouvrage, intitulé *L'homme, cet étrange animal...*, J.-F. Dortier souligne, à bon droit, la difficulté de définir ce concept.

«Qu'est-ce qu'une représentation? Réponse: un objet de discorde²⁰».

Les champs notionnels issus de cette appellation deviennent multiples et déconcertants: images mentales, symboles linguistiques, icônes religieuses, représentations théâtrales, délégations politiques, plans, schémas, emblèmes, etc. Néanmoins, ce marécage conceptuel ne devrait pas nuire à l'analyse que nous envisageons, si nous éliminons d'emblée la plupart des applications en isolant la notion de représentation en tant qu'assumée par l'épistémologie de la linguistique-didactique.

Il est donc possible, moyennant l'intervention de la philosophie du langage, de limiter la représentation à la capacité de percevoir les objets du monde «en situation» (comme le font, entre autres, de nombreux animaux) et de manière imaginaire (seul l'homme semble en être doté). Si cette conception s'avère suffisante, qu'est-ce qui sépare la représentation de la méta-représentation? En un sens, énormément de choses; en un autre, peu de choses. En effet, la phénoménologie et l'éthologie²¹ permettent de croire à un écart considérable entre les deux concepts, dans la mesure où pratiquement toutes les espèces animales (incluant l'homme) sont capables d'avoir des représentations. Autrement dit, de créer une relation de correspondance entre deux réalités. Par exemple, pour un lion, une odeur étrangère (réalité 1) renvoie à la présence d'une autre espèce animale sur son territoire (réalité 2). Mais seul l'homme est capable d'avoir des méta-représentations, c'est-à-dire des «représentations de représentations» ou, mieux encore, «la capacité de formuler des représentations de second ordre²²». Il est donc à même de se représenter une réalité en dehors de toute situation et dans un contexte spatio-temporel qui varie. Par exemple:

Cet objet est un masque est une représentation. Mais,

Je pense que «cet objet est un masque» ou Jean pense que «cet objet est un masque» sont des méta-représentations.

À l'inverse, la philosophie du langage et les sciences cognitives nous apprennent que peu de choses séparent la représentation de la méta-représentation dès lors que nous focalisons sur ce qu'il est convenu d'appeler «l'entier de l'esprit humain». Doté d'une double représentation (représentation + méta-représentation), l'homme ne peut conserver sa spécificité dans le monde animal qu'à condition de posséder conjointement les deux degrés de représentation. Jamais l'une sans l'autre. C'est dans ce sens que les deux concepts ne forment qu'un seul foyer mental, un foyer à deux étages, et qu'ils peuvent se prêter à notre analyse.

Traduits en termes plus proches de la linguistique-didactique, les deux niveaux de représentation visent les mécanismes par lesquels le locuteur résout des problèmes en pensée, c'est-à-dire en dehors de toute action ou, pour paraphraser Paul Valéry, «en agissant sans agir²³». Le locuteur dispose d'un nombre illimité d'images intérieures lui permettant de «voir» dans son imagination un objet, une action, un état mental, un but, un projet, etc. Ces facultés évoquent inmanquablement le débat sur le

²⁰ DORTIER 2004: 116.

²¹ L'éthologie est définie comme la science des comportements et de l'intelligence des espèces animales dans leur milieu naturel.

²² DORTIER 2004: 122.

²³ «Penser, c'est agir sans agir», Paul Valéry.

lien entre pensée et langage²⁴, débat qui retient encore aujourd'hui l'attention des linguistes et des psychologues. Toujours est-il que la nature et l'agencement des formes linguistiques au sein d'une phrase ne doivent pas être étrangers à la manière dont le locuteur se représente un objet du monde. Les langues abritent moult possibilités et autant de différences pour exprimer, par exemple, une opinion, une croyance, un jugement, une supposition, etc. Bien entendu, le noyau cognitif menant à la représentation reste intact et immuable pour toute l'espèce humaine. Mais les chemins qui y conduisent et qui sont d'ordre linguistique connaissent une variabilité qui doit être proportionnelle aux différences typologique et génétique qui existent entre les langues.

La phrase *Je crois que tu te trompes*, qui contient une «forme verbale personnelle» (E. Benveniste) et une assertion, reçoit de nombreuses équivalences syntaxiques une fois confrontée à la diversité des langues. Ces équivalences sont à chaque fois autant de formes de subjectivité (type et degré) exprimées. Par conséquent, les formes linguistiques (syntaxe, sémantique, etc.) affectent davantage la manière dont le locuteur formule ses représentations et moins les représentations elles-mêmes. Si tel n'était pas le cas, nous ne parlerions plus d'unicité génétique concernant l'espèce humaine. Ce qui sépare la subjectivité de la représentation en linguistique-didactique est précisément d'ordre psycholinguistique. À l'intérieur d'une autre langue, le locuteur non confirmé s'approprie, nous l'avons vu, des types et des degrés de subjectivité nouveaux. En revanche, il acquiert plutôt des formes nouvelles lui permettant de (re)créer des représentations déjà acquises. En langue *in fieri*, il peut être plus subjectif ou moins subjectif qu'en langue *in esse*²⁵. Mais il ne saurait être plus représentatif ou moins représentatif de l'espèce humaine en langue *in fieri* qu'il ne l'est en langue *in esse*.

Sur le plan proprement didactique, une représentation en langue *in fieri* est toujours plus simple à construire (à formuler linguistiquement) qu'une méta-représentation, du fait même que cette dernière implique nécessairement une plus grande complexité mentale (accéder à des images intérieures de second ordre) et linguistique (avant tout, syntaxique et sémantique). Il va de soi que le locuteur non confirmé perçoit les objets du monde (la plupart du temps) dans la langue dans laquelle il existe pleinement. Lorsque ces représentations doivent être formulées en langue *in fieri*, par exemple en français, elles subissent, tout simplement, les contraintes syntaxiques qui s'imposent: *C'est une voiture.*; *Pierre dort.*; *J'ai froid.*, etc. Ou, éventuellement, avec quelques écarts par rapport à la norme grammaticale (interférences ou autres facteurs provoquant la dualité fautive / erreur): **C'est le voiture.*; **Pierre dorme.*; **Je suis froid.*, etc. Dès lors qu'une représentation évolue vers une méta-représentation, les choses se compliquent sur le plan mental et sur le plan linguistique. Il est donc plus difficile de formuler linguistiquement une représentation de représentation en langue *in fieri*, indépendamment de la langue dans laquelle celle-ci a été créée. Cette difficulté en langue *in fieri* est générée, entre autres, par l'étroitesse du lien qui unit les deux niveaux de représentation à la subjectivité linguistique. Cependant, toute intériorisation de représentations et de méta-représentations en langue *in fieri* augmente la subjectivité que peut véhiculer l'énonciation du locuteur non confirmé. En une phrase, un cumul de structures syntaxiques instaure un cumul de subjectivités...

Conclusion

Compte tenu de «l'effet cumulatif» que la subjectivité, la représentation et la méta-représentation créent chez le locuteur (confirmé ou non confirmé) et de la parfaite analogie qui relie les trois notions, la linguistique-didactique gagnera à les intégrer dans un seul modèle interprétatif, si non commun, du moins fédérateur. Cette «confusion positive» des trois concepts facilite, *in extenso*, l'étude et l'appropriation des autres entités de la langue auxquelles les locuteurs sont confrontés: vouloir-dire, silence des langues, comportement linguistique, humour dans l'apprentissage des langues, etc. Telle

²⁴ ... qu'il n'y a pas lieu d'approfondir ici, de crainte de nous éloigner considérablement de notre problématique.

²⁵ Le terme «langue *in esse*» correspond approximativement au terme «langue maternelle». Sur les définitions de «langue *in fieri*» et «langue *in esse*», voir BAJRIĆ 2006: 115-116.

est, résumée, la définition même de la linguistique-didactique: étude de la langue et du locuteur qui apprend et parle la langue.

Bibliographie

- AUROUX, S. 1996. *La philosophie du langage*, Paris: PUF.
- BENVENISTE, E. 1991 (1966). *Problèmes de linguistique générale, Tome 1*, Paris: Gallimard.
- BAJRIĆ, S. 2005. "Questions d'intuition", *Langue Française*, n° 147: 7-18.
- BAJRIĆ, S. 2006. "Quelle(s) langue(s) parlons-nous?: transfert de concepts et de terminologies", dans *Syntaxe et Sémantique*, Presses Universitaires de Caen: 107-123.
- BRESSON, F. 1970. "Acquisition et apprentissage des langues vivantes", *Langue Française*, n° 8: 24-30.
- CARDEY, S. 1997. "La représentation des connaissances", dans *BULAG T.A.L. et sciences cognitives*, numéro spécial, Besançon: 181-197.
- COJANIZ, A. 2001 (1982). "Comportements langagiers et D.L.E.", dans GALISSON, R (ed.) 2001: 89-104.
- DORTIER, J.-F. 2004. *L'homme, cet étrange animal..., Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*, Auxerre: Éditions Sciences Humaines.
- FODOR, J. 2004 (1983). *La modularité de l'esprit*, Paris: Minuit.
- GALISSON, R. (ed.), 2001. *D'autres voies pour la didactique des langues étrangères*, Paris: Hatier/Didier.
- KLEIN, W. 1989 (1984). *L'acquisition de langue étrangère*, Paris: Armand Colin.
- LORENZ, K. 1999 (1973), *L'envers du miroir*, Paris: Champs Flammarion.
- PORQUIER, R. 1984. "Communication exolingue et apprentissage des langues", dans *Acquisition d'une langue étrangère III*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 17-47.
- WHORF, B.-L. 1956. *Language, Thought and Reality*, Cambridge, Mass.

O subjektivizmu, reprezentativnosti i metareprezentativnosti u lingvistici (teorija usvajanja jezika)

Sažetak

U ovom se članku analiziraju tri koncepta koji eksplicitno govore o iskazivnim vrijednostima (valeurs énonciatives) rečenica i koji uvjetuju svako usvajanje jezika u tzv. odrasloj jezičnoj dobi (10-12 godina), a to su: subjektivizam, reprezentativnost i metareprezentativnost. Autor se osvrće prije svega na pojam osobe (*ego*) i na stupanj subjektivizma koji proizlazi iz endojezične (potvrđeni govornik), te egzojezične komunikacije (nepotvrđeni govornik). Nakon toga on preuzima iz kognitivnih znanosti i filozofije jezika koncepte reprezentativnosti i metareprezentativnosti, pa iste prilagođava analizi glotolingvističkih problema koji nastaju unutar heurističke konfrontacije između jezika *in esse* («materinski» jezik) i jezika *in fieri* («strani» jezik).